

la poésie de Claude est forte et pure. Savoureuse comme la chair, savante comme l'esprit. Humaine, très humaine. Elle est chant et combat. Elle bouge, elle épouse les nuances de la vie. Et elle impose un ordre, un domaine habitable au sein même du sauvage inconnu qui l'inspire.

Je pense à un soleil à moitié enseveli dans la terre, prisonnier de l'épaisseur et la dominant... Tournant comme une scie géante sans cesse arrêtée par le cours des artères souterraines.

Et quel amour des éléments ! Des forces monstrueuses et purificatrices ! Et soudain au plus fort de la bataille cosmique, une alouette frôle un rayon.

Le premier poème de Liminaire, *Rupestres*, se présente comme une longue méditation sur « les os de la terre », les rocs. Le poète les interroge passionnément, quête leur noir secret, qui mûrit la transparence :

—Ou si les jours et leur clarté

Naissaient chaque matin de vous, rochers ?

—O récifs, serez fendus comme un drap
Pour le passage de la présence nouvelle !

Et vous, gisements d'os,

Investis d'un nouvel orage qui vous redresse !

Sortant du sombre cachot de *Rupestres*... (« Rien à faire, rochers ! vous me laissez —A la porte »), nous sommes frappés par la lumière de *L'échange* (« Les oiseaux du jardin et ceux de mer —Echangent leurs routes dans la lumière ») et par celle de l'admirable poème *Les Saintes Femmes*, un diamant. La blancheur éblouissante de la Résurrection du Christ flotte sur chaque vers comme une voile sur la mer. Il faudrait tout citer :

Elles étaient blanches parmi les buissons

Et le printemps leur barrait doucement le chemin

Je découvre dans la récitation de *Dialogue* cette pierre précieuse :

Ainsi, quand mon cœur se glace,

Sa glace semble éternelle :

Mais sur elle bientôt passe

Le vol vif d'une hirondelle.

J'aime *Bourgade* et son paysage de rêve aux éclats d'icône (« Sur la porte, ce marché de chevaux bleus —Où l'on marchandait dans le brouillard — En langage moscovite ») et *La mer* et *Le Jardin*... (« —Tout son ballot merveilleux des lointains : —Reine de Saba pour un Salomon de lilas tranquille ! »).

« Il est plus beau que tout soit mystère » dit à peu près le vieux vagabond mystique de Dostoïevski, Makar Ivanovitch, à l'Adolescent. *De grand matin* est un poème dont le beau mystère n'en finit pas de m'enchanter. Renaissance, nacre, perle, brouillard, écume, « chevaux étonnés et Fumants »... Vénus va naître, par la grâce de Boticelli, la vierge éternelle sera sauvée du songe par la quadrigue fabuleux : « Ramenez-moi de la mine profonde ! ». *Rose et Feu*, c'est Valéry, Verlaine, surtout Rocquet. C'est le verbe impeccable, c'est la musique, la brume et l'arrête :

Amoureux de la rose, il devient

Cette braise qu'attise et berce un peu la brise.

Sous la mer mériterait une longue analyse. La richesse « psychanalytique » de ce poème est immense. *Heure dernière*, par sa simplicité, par son « murmure », m'émeut beaucoup. La confiance poignante du dernier vers : « O mince trame ! ...Et tout cœur agonise » donne le ton. Il faut lire et relire *Cœur* (« Ermite rouge dans la nuit »), dédié au poète Norge. La page tournée, j'entre *Dans l'immense maison*. Poème nu, sévère. La condition humaine. Une clarté lointaine, à la Rembrandt. Un parfum d'Évangile. La gueule du Néant, à deux pas. « Je me tiens constamment au bord du néant et je dois recevoir l'être à chaque seconde. » (Edith Stein).

Encore un superbe poème *Noce d'ange et d'argile* :

Ainsi je suis cette fugace noce

D'un ange épris d'une argile passante.

Dans ce recueil, les beaux vers sont innombrables. Tissés de noir et de blanc comme la toile de notre souffle, on les sent docile à la lumière, à l'espérance mystique. A la jeunesse qui soulève l'être de l'univers comme une torche au-dessus des lourds nuages.

Que n'ai-je assez de place pour citer *Arbre* (« l'eau timide des origines »), *La Nouvelle Fable* ou la haute histoire de Noé (« Cette Arche dans le vide », pour laquelle Claude a tant d'affection), *Lieu maigre* (« Il foisonne en couteaux contre soi-même » — où le poète déchiré raconte l'Algérie meurtrie par la guerre) ! Et *Paysage*, sombre gravure de douleur. Et *D'un temps de neige*, où brille le fragile amour de l'homme et de la femme, obscurci déjà par le soleil de la Mort. Mais où sont les neiges d'antan ? ...Et *Neige* :

Ah ! qu'ai-je fait pour mériter la grâce

De contempler à l'ombre de ces cils qui battent,

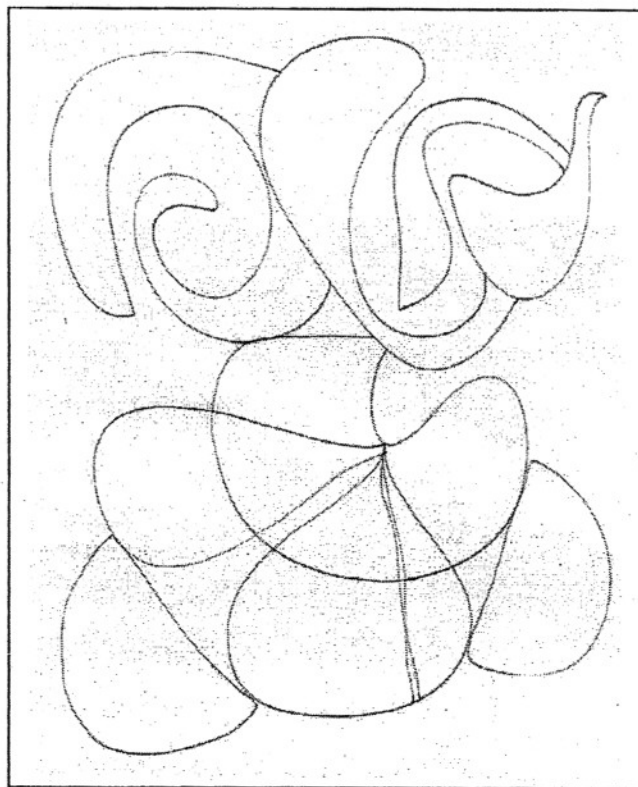
A l'ombre de cette neige fragile,

Les yeux d'une femme limpide et brûlante ?

Liminaire s'achève par ce vers de *Requiem de l'écume* :

Ou comme ces voiles blanches, de passage.

Des noirs rochers « gonflés d'opaque violence » aux blanches voiles qui voyagent vers l'ultime refuge, se dessine, d'un bout à l'autre du recueil, à travers les joies et les souffrances, le chemin montant du poète Claude-Henri Rocquet, mon ami.



Raymond Mirande, *Poème de volutes*, non daté, dessin à l'encre bleue sur papier blanc, 27 x 21 cm